

lent au ras du sol des nuées de corbeaux. La brume s'est peu à peu dissipée. On aperçoit distinctement la cathédrale, qui élève au-dessus des maisons ses deux tours mutilées comme deux grands bras amaigris et douloureux. Un jeune Rémois de 19 ans, qui vient de s'engager, me fait remarquer une chapelle blanche aux portes de la ville. C'est le cimetière. Là ont été enterrés beaucoup de soldats français et les 700 civils, vieillards, jeunes filles, enfants, victimes pitoyables du bombardement quotidien et dont la liste lugubre s'allonge chaque jour. On arrive enfin.

La ville est calme, mais presque déserte. Mon jeune compagnon me conduit jusqu'à un restaurant modeste. Il me montre, à notre gauche, de l'autre côté du canal, le quartier de Sainte-Geneviève, avec son église intacte, où se réfugiaient les habitants lorsque les bombes prussiennes n'y tombaient pas encore. A droite, en nous dirigeant vers le centre de la ville, nous apercevons déjà, à tous les coins de rue, des maisons brûlées, des toitures défoncées, des magasins éventrés.

La salle du restaurant est occupée par des militaires d'âge mûr, dont les uniformes moulent les corps épaissis. Ils saluent avec respect le prêtre qui vient s'asseoir au milieu d'eux. Le menu est frugal. Une bonne humeur décidée règne sur tous les visages, mais le ton des conversations reste grave. Soudain, éclate une détonation formidable. D'effroyables éclatements métalliques succèdent à un aigre sifflement. C'est un obus qui vient de creuser la chaussée, dans l'avenue, à 80 mètres environ. Nous apercevons la fumée par la porte entrouverte: "Mon Dieu!" s'écrie la petite soubrette qui apportait un navarin. "M...!" clame un vieux territorial, avec une verdeur toute militaire. La patronne assise au comptoir a fait simplement le signe de la croix. "Les salauds! grogne le garçon avec une conviction résignée; et dire que voilà deux mois que ça dure!" La voix claire d'un jeune sous-lieutenant s'élève: "Charmants, les